

La vie scientifique du chanoine Hippolyte Coste

Article du Professeur Gérard Guy Aymonin paru dans la Revue du Rouergue n°100, 1971, pages 358 à 378

Mis en ligne avec l'aimable autorisation du Professeur G.G Aymonin et de la Revue du Rouergue.

Lorsqu'en juillet 1952, la Société Botanique de France tint sa 80^e Session extraordinaire dans les Causses, 66 années s'étaient écoulées depuis que, ce 12 juin 1886, l'abbé Hippolyte Coste, âgé de 28 ans, alors vicaire à Montclar, membre de la Société depuis quelques mois, se voyait promu « secrétaire de session », au cours de la séance d'ouverture à Millau. Choisir les Causses comme lieu d'études botaniques en 1886 souleva nombre de critiques ! Le botaniste parisien Edmond Mouillefarine n'hésitait pas à écrire « Milhau (sic) est sans intérêt botanique... la liste des plantes de Montpellier-le-vieux...n'a aucun intérêt » ! Les arguments de Charles Flahault, de J. Ivolas, de A. Barrandon, la détermination d'Ernest Malinvaud eurent raison de cette ignorance de l'époque. 60 botanistes vinrent à Millau ; parmi eux, Ch. Flahault et E. Malinvaud.

Au premier, Hippolyte Coste dut en partie son ouverture d'esprit sur la géographie botanique, sur l'importance des comparaisons à grande échelle, sur l'utilité de ce que l'on appelle aujourd'hui l'écologie.

Le second, ancien médecin qui avait eu une conduite remarquable lors du siège de Paris en 1870, avait pris le Secrétariat général de la Société botanique en 1884 ; avec le co-parrainage d'Emile Loret (mort en 1888), il présenta l'abbé Coste, et le fit admettre à la séance du 25 novembre 1885. Ernest Malinvaud, dont la famille était originaire du Tarn, avait une santé fragile (le célèbre docteur homéopathe Hahnemann l'avait déclaré non viable !) et venait souvent à Thémines dans le lot. Homme de grand cœur, il ne craignait pas la polémique ; d'une surprenante érudition (il fut ultérieurement Président de la Société), il savait guider, conseiller, corriger. En particulier, il avait des problèmes de nomenclature botanique une vision éclairée, soutenue par des argumentations lumineuses.

Hippolyte Coste tira un bénéfice extraordinaire des fréquentes remarques et suggestions que lui fit Ernest Malinvaud. Sa respectueuse admiration pour celui-ci ne se démentit jamais. L'amitié réciproque fut constante. Malinvaud avait découvert en Hippolyte Coste un jeune botaniste qui, bien qu'il souffrit d'une infirmité, se montrait d'un allant sans pareil sur le terrain. Il avait découvert un observateur remarquable, mais aussi un homme conciliant, acceptant la critique, toujours prêt à poursuivre des recherches pour parfaire ses textes, ses connaissances. A Paris, Malinvaud eut souvent à défendre les découvertes de Coste : il le fit avec foi, opposa aux détracteurs parfois peu cultivés, mal informés ou simplement envieux, une sérénité et une détermination exemplaires.

L'abbé Coste, retenu loin de Paris, comprit très vite les difficultés auxquelles se heurtait parfois Malinvaud. Il chercha toujours à améliorer ses exposés afin d'atténuer les risques de critiques ; il n'en demeura pas moins d'une fermeté inébranlable quand il se sentait sûr de son jugement : « que Monsieur X prenne la peine de voir vivre les plantes et nous serons bientôt d'accord », n'hésitait-il pas à dire.

1. Voir vivre les plantes !

Hippolyte Coste avait une vénération profonde pour la nature. Il avait, lui, appris à regarder les plantes dans les champs, dans les prés, dans les bois, sur les rochers, au printemps comme en automne, en été comme en hiver. Il avait aimé affronter les pittoresques gorges du Rance. Des grises crêtes schisteuses battues par le vent, il se précipitait vers les collines brunes et

rouges du Camarés. Il aimera plus tard à parcourir les Causses monotones aux sauvages mystères ; le Causse pour lequel, selon le sous-préfet Poudeybat, alors en poste à Millau, « le confortable est inconnu et qui soupçonne à peine le nécessaire ».

A cette session de Millau, en 1886, Coste côtoie des botanistes de divers horizons. Sans doute aura-t-il quelques surprises à propos de ceux qui découvraient pour la première fois la région ! Coste se rendit compte que des plantes abondantes en Aveyron et qu'il prenait pour des ubiquistes ou des cosmopolites étaient rares ailleurs et pouvaient intéresser les naturalistes. Il prit conscience de l'importance de la connaissance de la répartition des plantes et des faits significatifs qui en découlent.

Combien instructive fut la confrontation des idées et des images nées de l'étude de milieux si divers dans le Rouergue et les Causses !

Est-il surprenant alors que Coste ait eu de l'emprise du milieu, de la notion d'environnement, une idée aussi nette ? Est-il surprenant qu'il ait saisi avec autant de sûreté, à l'époque, les transformations qui caractérisaient les flores dont il surveillait, année après année, les apparitions printanières ou estivales ?

2. L'herbier

Au contraire de ce que l'on pourrait supposer, l'abbé Coste ne paraît pas avoir été un collectionneur avide ; avant d'entreprendre, beaucoup plus tard, sa flore, il ne semble pas avoir cherché à se procurer à tout prix d'extraordinaires raretés. Son « grand » herbier ne fut sans doute vraiment commencé que vers 1884 ; il en entreprit la confection sur les instances de l'abbé Joseph Revel qui lui souligna l'importance et l'intérêt de conserver un témoignage permanent des observations effectuées.

Mais bien auparavant, Coste avait déjà collecté aux environs de Belmont. Plus tard, il trouva aussi dans son herbier le moyen de permettre les vérifications et d'authentifier les déterminations. Les spécimens récoltés par Hippolyte Coste que possède l'Herbier du Muséum de Paris, ceux parvenus à la Société Botanique de France, ne sont pas numérotés d'une manière suivie ; pourtant le savant abbé aura pleinement conscience de ce problème de numérotation : par exemple, lorsqu'il communiquera un important lot de fétuques (Graminées) au spécialiste de ce groupe, le monographe E.Hackel, il insistera sur le fait que « toutes les formes sont numérotées » et « qu'il a gardé un exemplaire de toutes » A l'époque il faut signaler que peu de naturalistes avaient adopté un système de numérotation efficace pour leurs collections en France.

Coste ne fut pas un véritable « collectionneur » ; Il n'en fut pas moins un collecteur surprenant, habile, consciencieux. Il connaissait admirablement les localités, les « pointages » disent les spécialistes ; il pouvait aller sans erreur retrouver telle orchidée, tel ciste, telle minuscule graminée repérés dans la montagne plusieurs années auparavant. Il étonna tous ses contemporains qui venaient dans les Causses par la sûreté de ses itinéraires.

A cette époque, il est vrai, le milieu naturel ne subissait que peu ces bouleversements, ces transformations si perturbatrices que l'homme impose au fur et à mesure des années ; et sur le Larzac, on ne parlait guère d'extension vertigineuse de camp militaire qui vient à soustraire des territoires de parcours, aux moutons et aux naturalistes... Q'est devenue aussi cette petite prairie pleine de fraîcheur où, encore en 1952, il faisait bon s'arrêter le soir , avant de traverser le Tarn pour entrer à Millau au retour d'une longue course sur le Causse ? Un H.L.M. ou un parking...

Dès 1887, les « herborisants » recherchèrent souvent la compagnie de l'abbé Coste, mais ils ne furent pas seuls.

En effet le Rouergue, les Grands Causses, les Cévennes n'avaient pas été très explorés et assez peu de collections botaniques pouvaient s'enorgueillir de posséder des plantes de cette

région ; bon nombre d'herbiers locaux étaient restés sur place, parfois sans surveillance suffisante, presque toujours sans être étudiés d'une manière approfondie et suivie.

Cet état de choses fut en partie à l'origine des demandes qui très vite parvinrent à l'abbé Coste, des nombreuses sollicitations dont il fut l'objet. Des confrères des Institutions tant françaises qu'étrangères s'adressèrent à lui dès 1890 pour qu'il fournisse telle ou telle espèce dont on avait besoin... ou que l'on désirait par amour pour la collection.

A la fin du siècle dernier, la situation s'inscrivait d'ailleurs dans un grand courant ouvert par le développement des études floristiques et monographiques en Europe, et de très nombreux « échanges de plantes » avaient lieu à cette époque.

Mais le désir de lucre donna rapidement à cette activité l'aspect d'un « commerce » ; cela déplut à Hippolyte Coste. Charles Flahaut nous indique que « Coste ne veut pas être un marchand » ; il ne fournira pas à des « intermédiaires » des raretés floristiques de la région pour qu'elles soient revendues ensuite ; pourtant, cela se produira quelquefois à son insu sans doute. Toutefois, cette fermeté d'Hippolyte Coste explique peut-être en partie le nombre relativement faible de ses récoltes qui existent dans les grands Herbiers français ou étrangers. On en cite habituellement au Manchester Muséum (Grande Bretagne), au Rijksherbarium de Leiden (Hollande), au Musée de la Société d'Histoire naturelle d'Autun (France), à l'Herbier du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris qui avait reçu 229 spécimens envoyés par Coste lui-même en 1894 (le bon abbé se formalisa quelque peu que son correspondant au Muséum ne lui accusa pas réception car l'année suivante, il n'avait toujours pas eu d'avis officiel !). Diverses pièces réunies par Coste existent cependant actuellement aussi dans diverses institutions : Universités de Toulouse, Montpellier, Lyon, Clermont Ferrand, collections d'origine privée remises au Muséum de Paris, Société des Arts, Sciences et Lettres de l'Aveyron, etc.

Cependant, le désir du Chanoine Coste d'élargir ses connaissances se heurtera à de grandes difficultés. Ses investigations en Aveyron lui avaient apporté une vision large et fidèle de ce qui existait dans sa patrie d'origine ; mais, au-delà, il n'avait comme éléments de comparaison que ce qu'il avait vu au cours de la session extraordinaire de la Société Botanique de France, à Narbonne, en 1888, période qui lui avait ouvert d'autres horizons.

Ses Ressources, bien faibles, ne permettaient à Coste ni acquisition de livres, ni lointains ou fréquents déplacements.

Si court fut-il, son séjour à l'Université de Toulouse lui fit certainement découvrir beaucoup, mais les enseignements étaient trop éloignés de la botanique ! Malinvaud l'incitera « à s'initier à l'anatomie, au maniement du microscope composé » ; Coste était plein de bonnes dispositions pour continuer à suivre les cours de M. Leclerc du Sablon, mais il n'aura le loisir de le faire. Son « peu de goût pour l'étude des mathématiques » qu'il poursuit par obligation à l'Institut Catholique, le conduit à tenter une démarche qui ne sera pas agréée et Coste prend le poste de vicaire à Sainte-Eulalie dès le 1^{er} février 1891.

Le 10 janvier, il avait écrit : « je regrette d'interrompre les cours de Monsieur Leclerc du Sablon et les manipulations de son laboratoire. Néanmoins (...), j'ai appris suffisamment à manier le microscope, à faire des coupes et des préparations, ... »

A l'occasion de son déplacement il aura aussi fait la connaissance à Béziers, d'Etienne-Marcelin Granier (ou encore Granier-Blanc, mort en 1937), très célèbre sous le nom de Frère Sennen pour ses explorations en Espagne et au Rif et qui, toute sa vie, sera un disciple et un ami. Il rencontrera aussi alors le Frère Saltel et Ludovic Giraudias. Ce dernier fut peut-être à l'origine de la « politique » d'échanges de plantes que mena plus tard Coste, mais au départ des soucis plus immédiats le conduisirent à ces échanges ; c'est en effet de cette façon que Coste acquiert en 1886, un exemplaire de la Flore de France de Grenier de Godron pour laquelle il n'avait pu mettre le prix demandé.

En 1889, il « centuriait » (c'est-à-dire collectait en grand nombre) des spécimens de primevères hybrides et de crocus. En 1891, cela est certain, il entreprend des échanges à plus grande échelle, souvent dans un but très spécialisé : il alimente nombre de monographies, par exemple Arvet-Touvet (Epervièrès, genre *Hieracium*), F. Crépin et l'abbé Boullu (Roses, genre *Rosa*), l'abbé Boulay (Ronces, genre *Rubus*), etc. . En échange, il reçoit des spécimens déterminés, des brochures, parfois des ouvrages qui lui permettaient d'identifier plus sûrement ses propres trouvailles, de pousser l'étude des plantes critiques.

Coste adressera un assez grand nombre de spécimens à « l'Association pyrénéenne », à « Flora selecta », à la « Société rochelaise », puis plus tard à la « Société pour l'étude de la flore franco helvétique », groupements de botanistes professionnels ou amateurs, pratiquant l'échange des plantes.

Avec le Dr Pons, d'Ile-sur Têt (Pyrénées-Orientales), Coste fonde même un « *Herbarium Rosarum* » qui fonctionnera quelques années (1895-1900).

Ici, il nous paraît bon d'indiquer, fait peu connu, que dès 1890, Hippolyte Coste figurait parmi les quelques collaborateurs du grand Gaston Bonnier, Professeur à la Sorbonne, qui souhaitait recevoir des spécimens très bien contrôlés pour préparer sa « Flore complète illustrée en couleurs, de France, Suisse et Belgique » (qui paraîtra de 1912 à...1935 !).

Pour Coste, l'herbier n'est pas une collection morte ; c'est avant tout un formidable instrument de travail qu'il réussit à se construire à Sainte-Eulalie-de-Cernon d'abord, puis, à partir du début d'avril 1894, à Saint-Paul-des-Fonts, village pour lequel il apprendra son affectation « avec une pénible surprise », mais dont il reconnaît vite un extraordinaire avantage : Saint-Paul-des-Fonts est desservi par une gare sur la ligne de Paris à Barcelone !

A cette époque, « le curé des fleurs » dut certainement faire face à des difficultés financières très sérieuses qui entravent quelque peu son travail. Il songe à se retirer de la Société Botanique, à cesser son activité de naturaliste. Il a été déçu et outré de l'attitude grotesque de Georges Rouy à propos de ses découvertes et de ses communications scientifiques. Coste écrira alors à Malinvaud « qu'il le laisse libre de supprimer ce qui est trop long » (lettre datée du 7 mai 1894, de Saint-Paul).

Mais plusieurs événements contribueront à rétablir la situation ; Coste reçoit des visites à Saint-Paul : Eugène Simon vient en mai 1894, au moment de sa nomination comme Receveur de l'enregistrement à Pont de Salars et herborisera durant 4 ans avec le curé de Saint Paul « dont il garda un souvenir ému jusqu'à ses derniers jours » (E.E. Simon est mort en 1967 à Tours). Julien Foucaud vient aussi à Saint-Paul en juillet 1894.

Entre temps, l'abbé Hippolyte Coste est « enfin » nommé curé, après le décès du très vieil abbé qu'il suppléait : il se préoccupe alors de son installation, le Conseil municipal fait exécuter quelques réparations et le 5 septembre 1894, Coste peut écrire : « je suis ici actuellement (...) en parfaite harmonie avec la population dont l'esprit est excellent et, si le Seigneur me conserve longtemps dans ce monde, ce sera peut-être mon premier et mon dernier poste de curé (...) ». Vision prémonitoire de ce que devait être l'avenir de ce savant actif et affable dont l'ambition fut de servir ses paroissiens et de connaître toujours plus la Nature.

Il y eut plus aussi ; à Bédarieux, Coste herborise avec le frère Sennen ; en septembre, il parle pour la première fois « d'un jeune abbé Soulié qui vient de faire dans le Lézérou une importante découverte qui m'a bien réjoui ; c'est celle du *Malaxis paludosa*, orchidée très rare en France... » (aujourd'hui, en raison des assèchements, cette plante a pratiquement disparu de notre pays).

D'une timidité presque malade, cet autre Rouergat, Joseph Auguste Soulié, sera un prospecteur merveilleusement ardent. Il ne se passera désormais guère de mois sans que Coste évoque son nom, ses découvertes.

Pourtant, au milieu de 1895, l'abbé Coste est presque totalement démuné d'argent.

Au Muséum de Paris, où il avait adressé des spécimens, les botanistes P. Van Tieghem et E. Bureau s'intéressent peu à ses efforts.

L'abbé s'occupe de son église; la visite de son évêque, le Cardinal Bourret, est un grand réconfort pour lui, mais ce prélat éclairé tombera malheureusement malade un peu plus tard. Il recevra aussi cette même année, la collection complète, avec les comptes-rendus des « sessions extraordinaires », du bulletin de la Société botanique de France qui paraissait depuis 1854 et que lui envoie Ernest Malinvaud. Ainsi, malgré les difficultés, Coste enrichit ses connaissances, mais aussi son herbier : il herborise en Aubrac avec Sennen, à Gavarnie avec Simon et Souliè.

En 1896, son esprit retient quelque temps « un projet chimérique » : partir à l'Ile de la Réunion, rejoindre un prêtre de son pays et y travailler la Flore ! Coste se préoccupe d'une multitude de détails à ce propos, mais surtout il s'enquiert de ce qui a déjà été fait. Sans doute sera-t-il déçu de ne pas partir à la découverte de cette Ile ! Sans doute est-ce fort regrettable aussi pour la botanique tropicale ! Mais, écrit Coste (4 janvier 1897), faisant allusion à l'ouvrage de Jacob de Cordemoy publié en 1895, « puisque la Flore de la Réunion est faite et bien faite, inutile de nous en occuper » ! Ce n'est qu'en 1970 en effet que l'on reparle de la nécessité d'éditer une nouvelle flore de l'île de l'océan Indien !

Cet épisode passé, Coste élargit son champ d'intérêt en France. Ses correspondances laissent entrevoir toute l'attention qu'il porte aux collections botaniques ; il se refuse à laisser passer des échantillons douteux, se montre insatisfait des parts dont on ne peut tirer profit pour l'étude. Il retient comme un fait très important la nomination d'un conservateur pour l'Herbier Lloyd (très utile collection aujourd'hui à Angers).

On ignore le plus souvent que Coste révisa l'herbier de Revel « qu'il suivit pas à pas » afin de se « tenir très strictement à sa méthode ». On ignore aussi que, fort de cette révision, Coste assura pour la dernière partie de l'œuvre de Revel, « toute la rédaction, c'est-à-dire la nomenclature, la synonymie, les stations, l'époque de floraison, le degré de fréquence et la description des plantes », se servant aussi, pour cela, de ses propres notes inédites (pp.605-845 de « l'Essai sur la flore du sud-ouest de la France » de l'abbé Joseph Revel, publié par la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, Villefranche, 1885-1889 et Rodez, 1900).

En parachevant ce texte, Hippolyte Coste avait certainement l'impression de tenir en partie son « engagement » à l'égard de son pays d'origine, le Rouergue.

Tout en respectant d'abord les devoirs que lui imposent ses charges paroissiales, tout en menant à bien diverses tâches entreprises, Coste essaie de suivre les réunions scientifiques qu'organise la Société Botanique : après la session de Millau (1886), il participera à celles de Narbonne (1888), de Collioure (1891) de Montpellier (1893). Au cours de la célèbre session de Barcelonnette, en 1897, il sera à nouveau secrétaire, et il regrettera que ses moyens ne lui permettent pas de prendre part aux investigations menées en Algérie (1892) et en Tunisie (1896), pays dont les flores étaient intéressantes à comparer à celles de sa région.

En 1898, Coste aura une certaine amertume à participer en Gapençais à une excursion dont l'organisation laissait beaucoup à désirer et dont il ne tira qu'un piètre profit. En 1899, une lettre du 28 janvier évoque la tentative que fait l'entrepreneur Abbé de procurer à M. Roucoules, de Roquefort, des chevaux provenant des écuries des cousins de Malinvaud, résidant dans le Lot où Coste s'était rendu. Il termine la rédaction du Revel, herborise, à Hyères où il rencontre Burnat.

Ainsi, au milieu de 1899, l'Abbé Hippolyte Coste, nommé depuis avril, en même temps que Jules Foucaud, « pour la part très importante aux progrès réalisés dans le domaine de la flore nationale », « membre honoraire de la Société Botanique de France » (titre fort rarement décerné), se trouve à la tête d'une documentation personnelle élaborée, d'une expérience riche et variée.

Il est aimé de son village, s'occupe de sa paroisse et de botanique.

3. La Flore de France

On ne sait pas exactement comment cette « aventure » débuta. La réputation de Coste était fort grande, tant parmi les botanistes français qu'étrangers. En maintes occasions, il avait fait preuve d'une érudition solide, de sûreté de jugement, d'une grande force à défendre ses idées, quitte même à se créer quelques inimitiés. Il s'était trouvé en désaccord formel avec Georges Rouy et jugea sévèrement, non sans raison, le premier volume de la Flore publiée par ce botaniste, volume qu'il qualifia « d'indigeste, capable de dégoûter pour toujours de l'étude des fleurs » (7 décembre 1893). A de nombreuses reprises il s'était opposé aux « multiplicateurs » (il s'agit des naturalistes qui subdivisent à l'infini le monde vivant, de manière à « décrire » des entités et y joindre leur nom, système qui de nos jours marque de la même manière une science plus jeune, la phytosociologie floristico-statistique) ; Coste suivait en cela celui qu'il appelait volontiers « son maître », Henri Loret (mort en 1888) ; il s'était même un peu heurté, à ce propos, à l'illustre Charles Flahault en 1889.

Qui engagea l'éditeur Paul Klincksieck à prendre contact avec l'abbé Coste, nous n'avons aucune certitude actuellement. Flahault et Malinvaud y furent certes pour une part, mais il est extrêmement surprenant de noter dans les correspondances de l'époque avec Charles Flahault une extrême discrétion à propos de la mise en route de ce qui devait être la « *Flore de France* ». Actions personnelles efficaces, discrétion, étaient peut-être plus favorables à la réussite qu'une publicité sans suites. Quoi qu'il en soit, c'est entre juin et octobre 1899 que se joue le sort d'un ouvrage qui allait devenir et demeure la « grande » Flore de France.

Le 6 juillet, Coste « doute fort que nous nous entendions avec M. Paul Klincksieck au sujet du projet d'une flore illustrée de France ». Les premiers textes d'Hippolyte Coste avaient été passés au crible par cet éditeur exigeant qui fournit alors à son Auteur un modèle : un volume de la récente « *Illustrated flora of the Northern United States,...* » paru en 1896. Coste envoie un nouveau texte, « beaucoup plus court et disposé comme la flore américaine », mais il ajoute cette réserve : « si cela ne convient pas, je m'occuperai d'autre chose ».

L'Abbé part aux Pyrénées ! Pendant ce temps, Paul Klincksieck lui écrira trois fois !

Coste sait qu'il peut compter sur l'aide de Julien Foucaud pour obtenir des plantes qui lui manquent ; il ne veut rien décrire sans avoir vu lui-même ; ce souci fondamental ne sera pas étranger à l'homogénéité de l'ouvrage. Coste rédige la « *clé dichotomique de la Flore de France* ». Synthèse complexe, étonnante, dont Coste s'acquitte avec une conscience extrême, avec une sûreté et une clairvoyance extraordinaires.

Quelle puissance de travail lui fallut-il alors !

Quelles merveilleuses connaissances des fleurs vivantes montre-t-il aussi !

A notre époque présente où des années, des équipements, des machines, n'ont pas encore permis de mettre sur pied un édifice judicieusement équilibré pour l'identification moderne des plantes françaises, ne doit-on pas être étonné, admiratif, plein de reconnaissance pour le « Curé des fleurs », oeuvrant seul dans son presbytère de Saint-Paul-des-Fonts ?

Un grand changement se produit et le 12 août 1899, Coste écrit : « Je ferai tout mon possible pour entrer dans les vues du brave éditeur, sans cependant prétendre à y réussir complètement ».

Il tient « à ne rien oublier d'essentiel » et « estime que nous devons faire tout le possible pour nous procurer les bonnes espèces qui ont été signalées sur le sol français. La réputation d'être incomplet ne peut que nuire beaucoup à la valeur et à la vente d'un ouvrage de ce genre » (octobre).

A partir de février 1900, « La Flore descriptive et illustrée fait l'objet de tous les soins » de Coste. Les appréhensions du botaniste rouergat ont disparu à la suite des apaisements donnés

par Paul Klincksieck au sujet des engagements à prendre : Coste, Rouergat, désirait rester libre de réaliser « sa » flore de l'Aveyron !

En mars, il adresse, revus et corrigés, le « vocabulaire illustré » et le « tableau si compliqué des familles de la Flore ». Notons en passant, qu'il corrige en outre, parallèlement, les épreuves de la fin de « l'Essai » de Revel. Il regrette aussi ses plantes adventices de la vallée de l'Orb, « confisquées » par Franchet. En août 1900, Coste fait l'un des très rares déplacements qu'il consacre à autre chose que l'herborisation dans la nature : il vient à Paris, à l'occasion de l'Exposition (lettre du 26 janvier 1907). Il y rencontre Malinvaud qu'il ne reverra probablement qu'une seule fois, à Thémines en 1910. Coste ne va sans doute pas au Muséum dont il n'avait guère reçu d'encouragements. En octobre 1900, il écrit « s'être procuré des échantillons de toutes les plantes qui lui manquaient jusqu'aux Rosacées » et il ajoute : « J'aurai beaucoup de peine à trouver la distribution géographique ; les ouvrages sur la matière font complètement défaut » (c'est encore, pour l'ensemble de la France, malheureusement presque vrai aujourd'hui).

Coste avait en effet ressenti cette importance des indications précises de géographie des plantes (phytochorologie), tant au niveau des espèces qu'à celui des genres. On sait que Paul Klincksieck reçut quelques reproches lorsqu'Antoine Le Grand omit d'indiquer la distribution des genres pour la famille des Composées qu'il rédigea (cf. R Deschâtres, 1970).

Après le voyage en Corse (41^e session extraordinaire de la Société Botanique, dont Coste rédigea une grande partie des comptes-rendus d'herborisations), 1901 et 1902 furent des années très difficiles pour le curé de Saint Paul : maladie, rechutes douloureuses, moyens très restreints qui lui interdisent d'acheter *l'Index Kewensis* « malgré son incontestable utilité pour moi », écrit-il.

Pourtant, les encouragements, cette fois, ne manquent pas : la souscription ouverte pour la Flore de France assure la couverture des frais engagés ; Charles Flahault rédige, en Introduction au volume 1 de la Flore, sa magistrale description, jamais égalée depuis, « *Flore et végétation de la France* » ; Antoine Le Grand a accepté la mise au point des composées et Coste écrit : « Je ne doute pas que l'Auteur de la Flore du Berry ne traite son sujet mieux que je ne l'aurais fait moi-même » (9 janv.1902).

Depuis le 25 juin 1900 (c'est-à-dire à peine un mois après la date qu'avait prévu Paul Klincksieck), les fascicules successifs qui doivent constituer la Flore paraissent régulièrement. Et pourtant, quelques souscripteurs manifestent leur impatience pour des retards qui ne dépassaient pas quelques semaines ! Qu'en serait-il aujourd'hui ?

Coste est pourtant très fatigué. Il parle « de ses devoirs professionnels qu'il n'a pas l'habitude de négliger », décline l'offre de conduire une Session de la Société Botanique dans l'Aveyron, ne peut se procurer des ouvrages importants qui lui font défaut cruellement et dont il trouve mention dans le catalogue de la bibliothèque d'Alexis Jordan (vendue en 1903).

Il herborise certainement moins qu'auparavant, mais se rendra néanmoins au Lautaret (avec Paul Klincksieck en été 1904), puis au Mézenc et dans les Pyrénées Centrales, de nouveau au Lautaret (avec Klincksieck, Jeanpert, Dumée en 1905).

Diverses découvertes en France amènent déjà Coste à faire des additions de dernière minute dans des textes rédigés : celle du *Colchicum Bertoloni* (dont il discute la nomenclature par rapport à la flore grecque), celle de l'*Odontites cebennensis* que l'Abbé Souliè « alors sans emploi et sans ressources » (loge chez Coste) découvre près de Millau.

La Flore avance toujours. La rédaction des *Carex* occupe janvier et février 1906 ; Coste prépare en même temps les Graminées ; en octobre il demande à Ernest Malinvaud d'ultimes documents sur les Fougères aquatiques (*Azolla*), sur les Lycopodes, sur les Prêles.

Le 25 novembre 1906, Coste rédige « Aux lecteurs », sorte de « justification » qui sera insérée en tête du 3^e volume ; le dernier fascicule (vol.3, n°7, pp.593-807) paraît le 29 décembre 1906.

Ainsi s'achevait la publication de ce monument inégalé de la botanique française. Sept années avaient suffi à en élaborer le projet, à en définir la forme, à en réaliser les textes et les illustrations, à en assurer la publication. Par leur persévérance, leur foi, deux hommes, Paul Klincksieck et l'Abbé Hippolyte Coste venaient de doter la France d'un ouvrage admirable. C'est seulement en 1936 qu'une autre flore synthétique de l'ensemble de France paraîtra : elle sera aussi l'œuvre d'un prêtre : le Chanoine Paul Fournier (décédé en 1964). Depuis, rien encore.

Dès lors, Coste reçoit nombre de félicitations, quelques critiques aussi, « ce qui est loin de me déplaire », écrit-il (26 janvier 1907). « Je continue à recueillir toutes les observations en vue du futur supplément ». Celui-ci devait comprendre toutes les figures et descriptions des espèces omises : il ne paraîtra jamais.

3. Les suites de la Flore.

Il faut dire quelques mots de l'éditeur Paul Klincksieck ; il avait un grand intérêt pour les sciences de la Nature dans leur ensemble. Il trouva en Hippolyte Coste, un Auteur modèle qui sut se conformer aux nécessités imposées par l'édition ; c'était là un atout énorme pour réussir. Car Paul Klincksieck n'était pas sans idées personnelles très précises et il avait un sens du livre d'éducation probablement peu commun à l'époque. Le 5 août 1904, il écrit à Antoine Le Grand (Deschâtres, 1970) : « *les jeunes se font de plus en plus rares*. Cela ne m'étonne pas ; *il y a trop de livres indigestes*. Aussi, je m'efforce d'en créer d'autres avec ma Bibliothèque Botanique destinée à ceux qui, ayant acheté mes Atlas de poche colorés, les trouvent insuffisants et *veulent aller plus loin*. Après avoir attiré un public par des images en couleur, je veux lui rendre possible une étude plus sérieuse avec ma Bibliothèque Botanique ou *échelon II* (sic). C Flahault est l'homme pour rédiger une semblable collection. Il faut le soutenir et accepter ce qui dans sa manière peut-être accepté, quitte à faire un sacrifice à la tradition (...). Je sais ce qu'il en coûte à des botanistes comme Coste, habitués à la terminologie linnéenne et au latin. En nous faisons mutuellement quelques concessions, nous parviendrons... (...) ».

Cette étonnante lettre se situe dans le cadre d'un nouveau projet auquel Coste n'est pas moins intéressé et auquel il travaille non moins activement : la collection des *Flores régionales*. On sait que depuis 1886, l'infatigable Abbé Coste rêve de doter son Rouergue natal et tout l'Aveyron d'une flore accessible à tous, complétant et révisant celle d'Antoine Bras (décédé en 1883). Les projets de Klincksieck et de Flahault ne pouvaient mieux entrer dans les vues du Curé de Saint-Paul. Et, très officiellement, Coste aura bientôt des charges très lourdes en ce qui concerne la mise au point de cette Collection : une partie du Massif Central méridional et... les Pyrénées !

Pourtant Charles Flahault s'inquiétera. Il écrit à Le Grand (1^{er} novembre 1904, cité par Deschâtres) : « En matière de nomenclature et d'orthographe, je ne m'étonne pas que Coste préfère la tradition à la règle grammaticale ou philologique ; c'est la conséquence de son complet isolement et de son éducation scolastique. Je suis tout à fait décidé d'introduire une méthode uniforme. Pour moi, j'attache une grande importance à la priorité mais (...) *j'accepterai sans doute, le plus souvent, les noms admis par Coste* ? En ajoutant, autant que possible, en synonymie, les noms qui ont la priorité ». Il y avait certes beaucoup de sagesse dans ce point de vue et l'on souhaiterait le voir plus souvent suivi.

Les *Flores régionales* ne virent jamais le jour sous la forme prévue ; la bibliographie française s'enrichit plus tard de quelques catalogues non illustrés, souvent hétérogènes, évidemment peu attrayants et peu accessibles aux jeunes et aux débutants. Hippolyte Coste encouragea très vivement ceux de ses confrères qui s'engagèrent dans la rédaction de ces ouvrages régionaux.

Il révisa d'ailleurs probablement entièrement le texte de la Flore de l'Ardèche de J Revol qui sera publiée en 1910.

En effet, Paul Klincksieck disparaît brutalement en 1909. Son successeur, Léon Lhomme, assure l'édition de la Flore de Revol, déjà prête. Mais il fit mieux aussi, car en 1911, il n'hésite pas à publier ce qu'il faut bien classer parmi les plus remarquables de ce qu'auraient dû être ces « Flores régionales » : le *Vade Mecum du botaniste dans la région parisienne* », rédigé par Edmond Jeanpert et illustré avec les figures de la Flore de Coste, complétées pour la région de Paris ou les nouveautés.

Les figures de la Flore de Coste sont d'ailleurs, de nos jours, encore fréquemment employées.

4. Les idées d'Hippolyte Coste sur quelques notions de botanique.

a) *Coste et la nomenclature botanique*

On a vu un peu plus haut quelle était la position de Charles Flahault vis-à-vis des noms latins de plantes adoptés par Coste ; ce dernier visait essentiellement à ne pas dérouter son lecteur, mais il ne voulait pas non plus introduire de confusion. Ce que souligne Flahault est juste. Comment, loin des grandes bibliothèques, des grands herbiers de types, démunis de la plupart des ouvrages étrangers et de l'*Index Kewensis* (dictionnaire des noms latins des plantes), l'Abbé Coste aurait-il pu venir à bout des innombrables problèmes d'équivalences nomenclaturales qui se posaient pour la Flore ? Il eut fallu un temps considérable incompatible avec les buts poursuivis ; d'ailleurs, beaucoup de ces problèmes demeurent non résolus.

Il ne faudrait pas croire que ces questions étaient restées étrangères au savant Chanoine ; bien au contraire, elles le préoccupèrent sérieusement : dès 1887, il s'attaque à l'étude des règles de nomenclature grâce à un exemplaire des décisions du Congrès international que Malinvaud lui fait parvenir. Coste s'intéressera spécialement aux *Myosotis* du Roussillon, aux formes du *Lactuca viminea*, etc.

Le rédacteur de la Flore de France se rendit cependant compte plus tard que s'il entreprenait ces sortes de recherches, jamais un fascicule de la Flore ne sortirait des presses. Il n'avait certainement pas tort, car il n'avait pas même pu disposer d'un exemplaire complet de l'Index international de Kew.

Coste écrit d'ailleurs, dans « Aux lecteurs » (25 novembre 1906) : « Suivant les lois de la nomenclature botanique, chaque plante est désignée par le nom le plus ancien, *toutes les fois où la priorité m'en a paru incontestable*; dans les cas douteux, j'ai choisi le terme le plus généralement employé. Dans certains cas, cependant, je me suis écarté de la règle d'antériorité estimant, avec un botaniste contemporain « *que la clarté de la science doit être le but absolu que doit poursuivre tout auteur* » et que lorsque l'usage d'un nom, ne reposant sur aucune erreur, sera devenu pour ainsi dire universel, alors qu'en cherchant bien on en trouverait un autre absolument inconnu mais antérieur, il n'y a pas utilité à ressusciter ce nom ».

N'hésitons pas à affirmer que c'était là une méthode sage que l'on pourrait encore prôner aujourd'hui.

« Isolé au fond de la province, dans un coin obscur des Cévennes, éloigné des riches bibliothèques et des grandes collections, je devais nécessairement rencontrer des difficultés presque insurmontables pour conduire à bonne fin une œuvre de cette importance..., je suis profondément saisi par la pensée de mon insuffisance et des graves imperfections de cette œuvre », telles sont les lignes mêmes que Coste écrit dans son « Aux lecteurs » du 25 novembre 1906.

Malgré cela, c'est l'Abbé Hippolyte Coste qui, ce 29 décembre 1906, venait de donner à la France un ouvrage de valeur universelle.

En effet, la Flore complète en couleurs de Gaston Bonnier, projetée depuis 1885 à peu près, mise en route en 1890, ne devait finalement paraître que de 1912 à 1935 (on n'en connaît d'ailleurs pratiquement plus aucun échantillon de référence). Parallèlement, les 14 volumes de la Flore de Rouy, sans illustrations, mettaient 20 années à être élaborés, avec la collaboration de Foucaud et de Camus, de 1893 à 1913.

b) Coste et la notion d'espèce

Hippolyte Coste ne fut pas un théoricien ; il ne fut pas non plus un philosophe de la science des plantes ; ses points de vue pourtant ne manquaient pas de sagesse et ses travaux eurent une portée théorique.

En voulant « répandre le goût de la botanique et vulgariser cette science en la rendant plus facile », Coste fut naturellement très préoccupé de ne pas surcharger son livre. Il ne retient que « les espèces de bon aloi, possédant des caractères qui permettent de les distinguer sûrement ». Il retient aussi les « espèces de grande culture »

Peut-on penser que Coste voulut ignorer d'autres faits ? Certainement pas. Il s'est intéressé de très près aux variations au sein de l'espèce. Ses écrits manuscrits sur les Anémones Pulsatilles des Causses en donnent la preuve (lettres du 19 septembre 1890 et du 14 mars 1893). L'ardeur qu'il mit à fouiller à fond certaines populations d'*Asplenium* et d'autres Fougères pour communiquer des documents à Antoine Le Grand fut permanente.

Avant de décrire une nouveauté, Coste s'interrogeait. Ainsi, avec Mouret de Béziers, il découvre en 1892 une immortelle bizarre.

Coste, dubitatif, demande à Mouret de « transplanter dans son jardin l'*Helichrysum* de l'Hérault pour le soumettre à la culture ».

Ouvert au côté expérimental, Coste était averti au plus haut point des problèmes fondamentaux de systématique ; toujours à propos de cette immortelle, qu'il appellera finalement *Helichrysum bitterense*, il écrit : « Je reste convaincu que la confrontation seule avec les types de Jordan pourra élucider la question » (14 mars 1893). Le Vicaire de Sainte-Eulalie a donc habilement profité de tout ce qu'il a pu apprendre autour de lui. Cette notion de type (c'est-à-dire de « specimen-étalon » qui sert de référence internationale pour l'application d'une dénomination à chaque unité en histoire naturelle) ne lui a pas échappé, pas plus que ne lui étaient étrangers les problèmes de variation des espèces ou les questions de synonymie.

Coste se préoccupera aussi des variations d'origine hybridogène ; il fera de très belles découvertes en compagnie de son ami et compagnon de route l'Abbé Soulié, par exemple en 1910 celle des hybrides inter génériques Ciste-Helianthème connus sous le nom d'*Halimicistus Sahucii* (Coste et Soulié) Janchen. Il collabore activement, toujours avec Soulié, à la recherche et à la reconnaissance des hybrides de Saxifrages pour aider le travail de Dominique Luizet. Dans la rédaction de la Flore, Coste accorde une attention particulière aux variations chez les *Rubus* (les Ronces, pour lesquelles il n'adopte pas, volontairement, l'ordre proposé par le spécialiste, l'Abbé Boulay) ; chez les *Hieracium* (Epervières), essayant de garder à ces exposés difficiles le maximum de clarté. Dans le chapitre sur les Menthes, Coste adjoint au traitement des espèces les notes d'E. Malinvaud sur les hybrides.

C'est donc avec un esprit très large, ouvert sur des disciplines variées de la botanique, que Coste a travaillé. Le désir de clarté explique les jugements sévères que Coste porte sur des ouvrages tels celui de Rubani sur les Pyrénées ou sur celui de Rouy sur la France, et justifie le respect qu'il eut pour la Flore de Montpellier de Loret.

c) Coste face à l'écologie et à la biogéographie naissantes

Nous avons dit plus haut combien Coste accordait d'importance à l'habitat des plantes dans la nature, combien aussi il avait été ennuyé de ne pas pouvoir donner toujours des indications suffisamment précises sur la répartition générale des plantes citées dans sa Flore. Il

recherchera avec beaucoup d'acharnement des documents les plus complets possible sur la dispersion des espèces en France et hors de France. Aux inventaires de la Flore de Bonnier, il ajoute aussi la Corse. Sans réussir pleinement, Coste parvient à un degré de précision absolument remarquable pour l'époque. Pour presque toutes les espèces, les indications demeurent aujourd'hui très valables.

Sur un plan voisin, Hippolyte Coste comme Joseph Soulié, son disciple, suivirent de très près l'évolution des flores adventices (on appelle ainsi les plantes introduites accidentellement et qui s'installent à l'insu de l'homme). L'un et l'autre des botanistes rouergats voulurent faire vérifier à Paris les déterminations des végétaux venus souvent de très loin (Amérique, Australie, etc.) dont les graines avaient germé et donné des plantes fleuries dans la vallée de l'Orb ; mais Franchet ne fut que d'un secours incertain, laissant traîner les choses. Coste et Soulié recherchent l'origine de ces plantes « étrangères à la flore de leur pays », dont les graines étaient souvent apportées mêlées aux laines d'importation. Certaines observations de Coste sont d'ailleurs profitables à la synthèse de Thellung, ce botaniste qui « a écrit un excellent travail et l'a écrit en français pour rendre hommage au pays qui l'a accueilli », indiquera Charles Flahault, lorsque ce dernier prospectera les possibilités d'impression de « *la flore adventice de Montpellier* » qui paraîtra à Cherbourg en 1911-1912.

Ainsi, les renseignements fournis par Coste seront-ils dans ces domaines aussi, très précieux pour les études comparatives.

5. La vie scientifique de l'Abbé Coste après la Flore de France

L'abandon des projets de « Flores régionales » fut sans aucun doute pour Coste une source de grande déception et de surprise. Ne s'était-il pas engagé à fond dans cette voie ? N'y avait-il pas mis tous ses espoirs ? Au moins verra-t-il paraître le « *Catalogue des plantes vasculaires du département de l'Ardèche* » de Revol auquel il s'intéressa beaucoup. Pour ces flores régionales, Hippolyte Coste avait une vision aussi claire que pour la flore nationale : il ne voulait pas encombrer inutilement la seconde ; parmi les « noms vulgaires, il ne citait que ceux qui avaient quelque notoriété, jugeant superflu de traduire en français les noms génériques ou spécifiques qui n'avaient pas d'équivalents dans notre langue » (*Aux lecteurs*, 1906) ; pour les premières, et il pensait à la « flore illustrée de l'Aveyron » qu'il projetait dès le 9 mars 1893 auprès de la Société des lettres, Sciences et Arts, Coste souhaitait mentionner les « végétaux vasculaires...signalés avec leurs races et leurs variétés. La nomenclature comprendra les noms latins, les noms vulgaires et autant que possible les noms patois en usage dans le Rouergue » (Vigarié, *Journal de l'Aveyron*, 30 novembre 1924).

Coste se heurte aussi à diverses difficultés, pour ne pas dire épreuves. Le 8 décembre 1906, au moment même où le dernier fascicule de la Flore de France est à l'impression, Ernest Malinvaud, alors Président de la Société Botanique de France, tente auprès d'Edouard Bureau, qui en 1906, était nommé Professeur honoraire au Muséum après 30 ans d'activité, une démarche qui échoue ; il avait souhaité récompenser Hippolyte Coste en lui faisant obtenir les palmes académiques. Le brave et savant Curé de Saint-Paul sera très mortifié de voir le « ruban violet » décerné, à Millau même, en 1907, à un vérificateur des poids et mesures pour une contribution de botanique locale ! Il y avait sans doute là une mesure de rétorsion inqualifiable et injuste de la part d'autorités dont le rôle eût été de souligner les mérites pédagogiques de l'œuvre générale, d'ampleur nationale, d'Hippolyte Coste. Mais ce dernier avait montré, « comme c'était son devoir » en tant que prêtre, une opposition ferme et courtoise devant l'ordre d'inventaire de son église à la suite des lois de séparation qui lui causèrent beaucoup de désagréments en 1907. Ses craintes, cependant se sont apaisées en 1908 car le 21 juin, il peut annoncer à ses Confrères qu'il reste à Saint-Paul car la

« Municipalité de Saint-Jean et Saint-Paul (lui) a loué le presbytère pour la bagatelle de 30 francs par an et pour 18 ans ».

Mais l'activité d'Hippolyte Coste dans la nature ne s'estompe pas, malgré quelques ennuis de santé ; il continue à circuler autant qu'il le peut lorsque ses devoirs paroissiaux le laissent libre. Tandis que Soulié herborise en Pays Basque, Navarre, Béarn, que Sennen explore la Catalogne, Coste ira en Vivarais, dans les Alpes maritimes, etc. (1907-1909).

Le 22 avril 1908, il explore les environs de Cajarc et de Montbrun, dans la vallée du Lot, en juin il visite le piedmont pyrénéen.

Depuis trente années, Ernest Malinvaud qui, avec Loret, avait présenté l'Abbé à la Société Botanique de France en 1885, n'a jamais manqué de guider Hippolyte Coste. C'est lui qui engagera celui qui devait bientôt avoir le titre de Chanoine honoraire de Rodez à remettre sa Flore de France pour la candidature au Prix de Coincy de l'Académie des Sciences ; sa candidature est acceptée en 1909, mais le succès n'est pas immédiat. Ce prix sera attribué à Coste en 1910, et Charles Flahault fait part de sa satisfaction de voir enfin les mérites du savant botaniste reconnus et récompensés, grâce sans doute aussi à Edouard Bornet. Les 840 francs qui parviendront à Coste le 28 janvier 1911, et le complément qu'il touchera en mars, seront une aide extrêmement précieuse.

L'abbé Soulié sera souvent chez Jordan de Puyfol, à Courlimagne, dans le Cantal, où Coste se rend à plusieurs reprises pour réviser l'herbier d'Alexis Jordan (aujourd'hui à Lyon) ; on se rappelle que Coste, en 1903, n'avait pu acheter les livres de la bibliothèque Jordan dont beaucoup de documents seraient d'ailleurs allés en Angleterre (Lassimone et Lauby, 1905).

Après Paul Klincksieck, mort en 1909, c'est Ernest Malinvaud qui s'éteint, le 22 septembre 1913, à la suite d'une congestion, à l'âge de 77 ans. D'autres épreuves attendent Coste : son jeune frère Henri, prêtre également, qui était parti le 7 août 1899 comme missionnaire dans le Kouang-Si, était revenu pour plusieurs mois en congé en mai 1913 : mobilisé comme brancardier sur le front, il sera tué au cours de la guerre. Le Chanoine Coste ressentira douloureusement ces disparitions successives.

En 1915, à 57 ans, il « sent ses forces décliner ». Et pourtant, quelques magnifiques découvertes botaniques faites avec Soulié éclairent un peu ces mauvais jours : celle du Bouleau nain en Margeride, celle du Sabot de Vénus, la plus belle des Orchidées européennes, dans les Causses. Ces années n'auront pourtant pas été sans grande activité : Coste a incorporé l'Herbier de l'Abbé Soulié au sien, revoit le tout : « J'ai employé plus d'une année à mettre en ordre mes collections, mais aujourd'hui mon herbier est parfaitement classé, *ce qui rend les recherches faciles même pour les genres critiques* » avait-il écrit le 10 mai 1910, à une époque où fatigué et appauvri par la loi de séparation, il n'avait pas voyagé.

En 1915, Hippolyte Coste travaille toujours « avec ardeur à une flore complète de la chaîne des Pyrénées » et voudrait « écrire aussi une Flore de notre Massif central ». Mais le Chanoine, à cette époque, dort peu ; la nuit se passe à « *attendre que le jour ait mis de la lumière sur sa table pour feuilleter ses herbiers* ». Inlassablement, de son côté, l'abbé Joseph Soulié explore la nature. Celui-ci « timide et effacé », a voulu se borner au rôle modeste de « collaborateur de l'abbé Coste », écrira plus tard P.L.B. (Pierre Le Brun, 1931). « *Florule du Val d'Aran* » et « *Plantes nouvelles, rares ou critiques* » qui paraissent de 1913 à 1919 sont l'œuvre de Coste et Soulié. Pourtant ce dernier (qui meurt après Coste, en 1930) extrêmement affaibli après la guerre, se retire à Rivière sur Tarn et ne quittera plus sa retraite. Il ne sera près de Coste à aucune occasion après 1919.

En 1920, Coste collabore encore, pour l'Aveyron, aux travaux du Comité interministériel des plantes médicinales ; il s'intéresse aussi à diverses recherches forestières.

Hippolyte Coste publie jusqu'en 1922, surtout dans le Bulletin de la Société Botanique de France où parut sa première note en 1886, ainsi que dans le Monde des Plantes, qui édite les dernières.

Il faut savoir aussi que Coste avait laissé d'importants manuscrits : celui consacré aux Pyrénées sert aujourd'hui de base à la publication du « *Catalogue Flore des Pyrénées* », réalisé sous la direction du Professeur Henri Gaussen depuis 1953, et paraissant toujours dans « *le Monde des Plantes* ». Un autre manuscrit traitait de la Flore du Rouergue : il a été l'objet des soins de l'abbé J. Terré sous le titre « *Nouveau catalogue des plantes vasculaires de l'Aveyron* », d'après les notes laissées par le chanoine H. Coste... . L'œuvre de Coste est poursuivie ; elle est restée vivante.

Dans les tout derniers temps de sa vie, Coste fut sensible aux problèmes de protection de la nature, et en particulier au problème de la disparition des espèces rares. Une lettre adressée à Auguste Chevalier, à Paris, datée du *20 novembre 1924* et écrite à Saint-Paul parle du *Saxifraga hieracifolia*, rarissime espèce du Cantal aujourd'hui pratiquement éteinte en France. Le *21 novembre 1924*, Charles Duffour, Instituteur, résidant à Agen, reçoit lui aussi une lettre du Chanoine Coste : ce dernier y écrit : « *Je suis persuadé que j'arrive à la fin de ma vie* ». Il s'éteignit, vers midi, le *23 novembre 1924*.

Il n'avait pas revu l'Abbé Soulié, ni, sans doute le Frère Sennen qui enseignait à Barcelone à cette époque. Ni l'un ni l'autre, semble-t-il, n'étaient présents lorsque Coste reçut en 1923 la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

On ne sait véritablement si Coste apprit que l'Académie des Sciences l'avait une nouvelle fois honoré en lui décernant le prix Jérôme Ponti, l'un des plus prestigieux dont elle disposait (les indications sur la date d'arrivée de la lettre demeurent très contradictoires). Le montant du prix fut, par décision du 22 décembre 1924, affecté à l'érection du monument qui devait être inauguré par Emile Borel le 15 août 1927, et qui rappelle toujours, dans le cimetière de Saint - Paul, le souvenir du Chanoine.

Coste s'était élevé doucement et sûrement sur les chemins de la connaissance ; auteur entreprenant, mais conciliant dans sa fermeté, savant ouvert aux discussions critiques, il argumentait avec solidité ses points de vue scientifiques. Il sut aussi, pour le bénéfice de tous, solliciter des collaborations fructueuses.

Sage et tolérant, Coste a laissé une œuvre qui marque profondément, encore de nos jours, la botanique taxinomique européenne. Ses descriptions de plantes sont un modèle de concision ; les figures de sa flore, dessinées par quatre artistes, furent toutes corrigées et contrôlées par lui. Rien d'étonnant à ce qu'elles aient été maintes fois reprises, par exemple pour le « *Vade mecum* » d'Edmond Jeanpert (1911), pour le « *Flora van Nederland* », de Heukels et Van Oostroom (1970), pour le « *Guide des groupements végétaux de la région parisienne* » de Marcel Bournérias (1968).

Lors de son pèlerinage dans les Cévennes, en 1952, la Société Botanique de France associa un hommage à Charles Flahault (décédé en 1935) à l'hommage au Chanoine Coste : un nouveau trait d'union entre l'Hort de Dieu à l'Aigoual et le village de Saint Paul au pied du Larzac.

Aujourd'hui, il faut savoir que le nom d'Hippolyte Coste figure auprès de ceux de l'Autrichien Hayek, de l'Allemand Hegi, du Scandinave Hylander, de l'Académicien Soviétique Komarov : ce sont les cinq auteurs des Flores européennes fondamentales retenues par les rédacteurs du *Flora Europaea*, publié actuellement en Grande Bretagne.

C'est là, sans doute, un magnifique témoignage de la portée internationale moderne de l'œuvre du grand botaniste Rouergat dont toute la vie fut animée par un inaltérable et lumineux feu sacré.

Gérard Guy Aymonin
(Muséum, Paris, Octobre 1971)

Article mis en ligne avec l'aimable autorisation du Professeur G.G. Aymonin et de la Revue du Rouergue

